

de £150000 ; ce qui ferait pour les trois succursales et la banque-mère £600000 en espèces pour représenter £450000 en billets ! Ou bien, si la banque-mère ne veut pas avoir à ses succursales des dépôts aussi considérables, la voilà obligée de transporter, d'une succursale à une autre et de là à la banque-mère et ainsi de suite, son fonds de dépôt ou une partie au moins afin de rencontrer ses paiements ; mais ce serait là une chose presque impossible et les banques ne pourraient subsister. D'ailleurs, si les succursales doivent recevoir tous les billets qu'on leur présente (soit de la banque-mère, soit des autres succursales), les ennemis de cette banque, sachant que le fonds de dépôt de la succursale ne représente que le tiers de ses propres billets, réuniront un nombre de billets des autres succursales et de la banque-mère à un montant deux ou trois fois plus élevé que le chiffre des billets de la succursale, et en venant présenter ce papier pour recevoir des espèces, ils pourront à tous coups renverser l'institution et ruiner la banque. Ainsi la banque-mère doit dans tous les cas recevoir d'abord tous ses propres billets et ensuite tous les billets de ses succursales, et cela sans escompte ; ce n'est que justice. Mais vouloir que les succursales retirent les billets des autres succursales et de la banque-mère ou seulement des succursales, c'est une chose impraticable à notre avis, et qui enlèverait tous les profits de ces sortes d'institutions. Que les succursales soient maintenues dans leur état actuel et que l'on impose aux banques-mères l'obligation dont nous venons de parler, et de cette manière l'on remédie à la plus forte partie des abus actuels. Il y aura bien encore si l'on veut des inconvénients, mais ils seront de beaucoup diminués, et n'existeront pas au moins en ce qui regardera la banque-mère. D'après ce que nous venons de dire, et d'après l'exemple donné précédemment, la banque-mère au lieu de £100000 de dépôts, devrait avoir £150000 qui, mis aux £50000 des succursales, feraient £200000 en espèces représentant un montant en billets de £450000. Les profits seraient, nous le répétons, bien moindres, peut-être plus d'un quart de moins, mais en revanche les inconvénients seraient diminués de moitié et plus.

Voilà ce que nous pensons au sujet de la réforme à imposer aux banques ; si nous nous trompons, qu'on nous le démontre et nous nous rendrons volontiers.

Dans la feuille de ce jour, le lecteur devra trouver la suite des "Pensées sur le Christianisme" par Droz ; il pourra se convaincre que c'est une des parties les plus intéressantes et des mieux traitées ; c'est le dogme. A la suite des Pensées, il trouvera l'article relatif à O'Connell. C'est un endroit tout à fait piquant de l'histoire du Libérateur. On y voit le grand-homme en butte aux attaques de la Presse ennemie ; on le voit luttant sur la question du veto contre l'Angleterre toute entière, et sachant toujours éluder et passer à travers les subtilités de la loi ; dans le prochain numéro, nous donnerons les deux anecdotes que promettent les dernières lignes de l'article d'aujourd'hui. A la suite de cette biographie vient la fin du Knout. Nos lecteurs qui ont suivi cette histoire depuis le commencement seront bien aises d'en voir l'heureux dénouement. Nous nous proposons de remplacer cet article par une publication qui, tout en récréant, tout en présentant une littérature riche et soignée, puisse encore être d'une utilité pratique, surtout pour la masse du peuple.

AVIS A QUI DE DROIT.

Les journaux, qui reproduisent des extraits d'autres journaux, ont coutume de dire d'où ils extraient ; nous espérons que l'on suivra cette coutume à l'égard des *Mélanges Religieux*.

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

Les progrès si rapides de cette Institution, les efforts constants de ses chefs distingués, et les témoignages d'approbation qui arrivent de toutes parts en faveur du Collège de St. Hyacinthe, nous engage à reproduire la longue communication que contient un des derniers numéros de la *Minerve*, et qui donne en détails l'histoire des examens de 1847 dans cette excellente maison d'Education.

L'examen général des élèves du collège de St. Hyacinthe a eu lieu la semaine dernière, à la fin de l'année scholastique de cette institution. Comme

toujours, il a été non seulement satisfaisant sous tous les rapports, mais très-brillant dans plusieurs de ses parties. L'abondance des matières a obligé les Supérieurs de la maison de donner quatre séances au lieu de trois, et encore a-t-il fallu passer très-légalement sur quelques-unes d'une moindre importance ; néanmoins la manière dont les élèves ont presque universellement répondu indiquait chez tous du travail et du talent, et faisait preuve du savoir des professeurs et de l'excellence des méthodes d'enseignement, qu'ils ont adoptées. Tous ceux qui ont assisté aux exercices littéraires de ce précieux établissement sent repartis convaincus qu'il n'en existe pas dans ce pays qui lui soit supérieur, et même qu'on doit le mettre, avec celui de Québec, en tête de tous les autres. Je ne dis pas ceci, M. le Rédacteur, dans le but de faire aucune critique sévère, ou aucune réflexion décourageante, sur le compte des autres établissements d'éducation du pays. Tous ont des droits incontestables à la reconnaissance publique ; tous ont produit de grands résultats moraux ; dans tous on a fait de louables efforts pour mettre les systèmes d'éducation que chacun a adoptés au niveau des besoins du pays : dans tous, des hommes éminents et vraiment amis de leurs compatriotes se sont dévoués à leur éducation, et ont montré le noble exemple du sacrifice de soi pour le bien de tous : à Dieu ne plaise que je veuille le moins du monde rabaisser le mérite d'aucun d'eux ; mais j'ai cru pouvoir me permettre d'établir une comparaison directe, au risque peut-être de blesser la modestie des supérieurs de la maison, afin d'abord de rendre à chacun la justice qui lui est due : car si, à St. Hyacinthe, on a, non pas eu de meilleures intentions, mais obtenu des résultats plus complets que dans quelques autres établissements du même genre, soit par l'adoption de meilleurs systèmes, soit par une meilleure direction donnée à la partie purement intellectuelle, il n'est que juste de donner à ceux qui dirigent l'établissement, la part d'éloges qui doit leur revenir ; et de plus, outre qu'on peut être un peu inférieur au collège de St. Hyacinthe et produire encore un bien immense, il est utile à tout le monde qu'on sache dans quel endroit on a fait le mieux, afin que le ce fait surgissent partout ailleurs plus que jamais l'émulation qui vivifie et le progrès qui encourage. Je ne crois pas qu'aucun homme de jugement puisse être blessé de ce qu'on accorde la supériorité à un établissement sur un autre ; car si vraiment cette supériorité, serait-elle même légère, existe, il est dans l'avantage de tous que celui qui désire faire le plus grand bien possible, non pas dans la vue de sa propre gloire, mais dans la vue du progrès général, soit instruit du degré de supériorité auquel on a pu arriver ailleurs, afin que s'il est d'un degré inférieur, il puisse se mettre au niveau de celui qui est en avant : ce n'est jamais d'ailleurs celui qui fait le bien pour le bien qui s'offense de ce qu'un autre en a fait un peu plus que lui. C'est rendre un mauvais service au pays que de tout louer sans réserve, quand des réserves doivent être faites ; que de dire à un établissement quelconque "vous valez tous les autres," s'il est en quelques points inférieur : que de ne pas indiquer précisément où existe l'infériorité, si, dans quelque chose, elle a pu être constatée. Il faut toujours et partout mettre de la sincérité et dire ce que l'on pense ; car de ces indications, venant, non pas de la malveillance, mais du désir de voir arriver à la perfection ce qui en est susceptible, et de montrer à ceux qui ne sont que sur le second, le premier degré de l'échelle, nait toujours le perfectionnement des méthodes ou des systèmes, et comme je le disais plus haut, l'émulation d'où nait le progrès. J'ai souvent remarqué que les personnes qui se chargeaient de rendre compte des exercices littéraires des différentes institutions collégiales du pays, n'osaient jamais se permettre l'ombre d'une critique sur ce qu'ils avaient vu, même quand ils y trouvaient matière : je blâme ces réticences, et si dans le cours de cet article, je me permets quelques observations critiques sur certaines parties de l'examen général dont je rends compte aujourd'hui au public, je suis convaincu qu'elles seront regardées, par les supérieurs, de la maison, comme une preuve du désir sincère que j'ai de la voir prospérer plus que jamais et nullement comme une manifestation d'esprit d'hostilité envers elle. Ce sera la critique, ce seront les avis d'un ami, qui peut-être n'a pas au même degré que d'autres le droit d'en donner, mais qui, dans tous les cas, ne le fait que dans la vue d'amener à la perfection un établissement qui y touche de bien près. Dans la première séance, la classe élémentaire et la cinquième ont été examinées. Les élèves de la classe élémentaire n'étudient point le latin. Ils apprennent la grammaire française, l'histoire sainte, la géographie d'Amérique avec de très longs détails sur le Canada, la première partie de l'arithmétique, et ils ont tous les jours un cours d'anglais d'une heure et demie. Cette classe élémentaire est destinée aux jeunes gens qui ne peuvent entreprendre un cours d'études, et qui veulent néanmoins recevoir une certaine instruction avant de se livrer au commerce et aux professions mécaniques.

Les élèves de la cinquième étudient les éléments de la grammaire latine, la syntaxe française, la géographie de l'Europe, l'histoire ancienne et traduisent tout l'épître historique sacrée. Ils ont aussi fait un cours d'arithmétique marchande. Ils possédaient parfaitement toutes ces matières et ont fait les opérations de l'arithmétique marchande de manière à s'attirer les applaudissements de toute la salle. Les élèves donnaient aussi, après la traduction de l'épître, l'analyse des phrases, et l'application des règles de la grammaire. Ils étaient prêts à donner en latin, le livre fermé, le français du chapitre qu'on leur faisait expliquer. Cette méthode est excellente pour leur faire apprendre promptement le latin, car cet exercice, qui est à la fois thème et version, accoutume dès l'abord les élèves à saisir les différences des deux langues. Dans la même classe l'étude de l'anglais est continuée. Les assistants ont remarqué néanmoins et regretté que les élèves de ces deux classes aient par-